

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 11

Rubrik: Télévision

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Complot de famille

Nouvelle venue, la série «Alias» renoue avec les schémas de la guerre froide. Où la forme intrigue plus que le fond.

Par Bertrand Bacqué

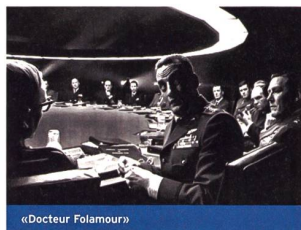
La loi des séries

Fille de James Bond et petite sœur de Nikita, Sydney Bristow (alias Jennifer Garner) est étudiante le jour, espionne la nuit. Engagée au début de ses études par le SD-6, branche secrète de la CIA, elle court la planète pour affronter les ennemis de la liberté – entendre des Etats-Unis. Cependant, dans le monde de l'espionnage, rien n'est simple. Le jour où elle décide d'avouer à son fiancé sa double vie, elle brise la loi du silence et le condamne à mort aussi sec. Son père, lui aussi élément du SD-6, lui révélera la vérité: ce service secret, qui ne travaille pas pour le gouvernement, est l'ennemi même qu'elle croyait combattre. Pour venger le meurtre de son ami, elle propose à la CIA de devenir agent double afin de mettre un terme aux agissements de l'agence. Cette amorce de l'intrigue principale nous replonge tout droit dans les affres de la guerre froide. L'ennemi est partout, ici et là, autant intérieur qu'extérieur. Malgré ses doutes (pour qui travaille vraiment son père?) et ses souffrances (elle encaisse pas mal de coups), Alias (qui doit son surnom aux nombreuses identités qu'elle emprunte) s'embarque dans une multitude d'aventures, jusqu'à trois par épisode,

avec une étonnante pugnacité, et pour tout dire l'énergie du désespoir. Chacune des histoires se termine par un cliffhanger, autrement dit le plus fort de l'action et du suspense. Il y a du John Le Carré dans tout ça, revu et édulcoré par John Woo. Rien de bien nouveau, sinon un syndrome «post-11 septembre» qu'il faudra tôt ou tard homologuer.

Ce qui fait le prix de cette série, au-delà du renouvellement du genre et par delà les états d'âme de la protagoniste, jeune surdouée qui donnerait du fil à retordre à 007, c'est la complexité du récit qui n'hésite pas, d'ellipses en raccourcis, à malmenier la sacro-sainte chronologie, mener de front plusieurs actions et construire l'histoire à rebours grâce à un jeu savant de flash-back. Les éléments récurrents de chaque épisode (réunions, missions, etc.) changent de tonalité au gré des rapports de force, des retournements de situation et des révélations successives. De fait, ce qui passionne ici ce sont moins les missions elles-mêmes que les relations qui se tissent autour de Sydney. Les scénaristes jouent avec nos nerfs et, malgré la froideur du personnage, on en redemande.

«Alias». M6, le mercredi à 20 h 50.



«Docteur Folamour»

«Docteur Folamour» de Stanley Kubrick

Nul besoin du contexte de la guerre froide pour apprécier la causticité de cette comédie délirante: la critique d'un pseudo-équilibre entre les blocs grâce au nucléaire («Comment j'ai appris à ne plus m'en faire et à aimer la bombe» est le sous-titre de ce film) est toujours d'actualité. La triple interprétation de Peter Sellers en capitaine Mandrake, en président et surtout en savant fou nazi que seule l'apocalypse approchante guérit de sa paralysie, constitue un sommet du burlesque. (chg)

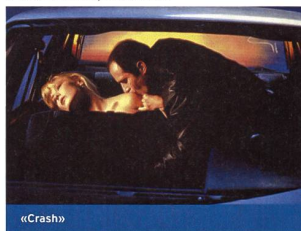
«Dr. Strangelove». Avec Peter Sellers, Sterling Hayden, George C. Scott... (1964). TSR2, 6 novembre, 20 h 30.

«Crash»

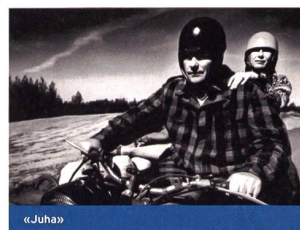
de David Cronenberg

Flirtant avec la science-fiction, le pornographique et l'expérimental sans vraiment y céder tout à fait, «Crash» est un film radical et déconcertant. Cette très libre adaptation d'un roman de J.G. Ballard qui fit scandale à la fin des années 70 propose une vision fantasmagorique de la société contemporaine, sorte de perversion glauque de l'empathie collective ressentie pour feu Lady Diana: ici, l'accident de la route est à la fois objet de spectacle et source de plaisir érotique. (ab)

Avec James Spader, Holly Hunter, Elias Koteas... (1996). TSR1, 7 novembre, 22 h 50.



«Crash»



«Juha»

«Juha»

d'Aki Kaurismäki

En hommage à Mauritz Stiller, qui signa «Johan» (1921) à la grande époque du cinéma muet nordique, Kaurismäki osa un film sans paroles à la toute fin du XX^e siècle. Ce mélodrame réussit le pari d'allier une réflexion sur l'esthétique visuelle des films des années 20 à l'intégration de musiques et de bruits. L'univers sonore y est si ponctuellement synchrone avec l'image qu'il s'en dégage un climat d'étrangeté «à la Tati». Une manière de rappeler que les projections muettes ne furent jamais silencieuses. (ab)

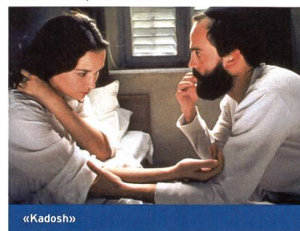
Avec Sakari Kuosmanen, Kati Outinen, André Wilms... (1999). Arte, 21 novembre, 20 h 45.

«Kadosh»

d'Amos Gitai

Drame âpre et douloureux, «Kadosh» nous plonge dans la communauté juive orthodoxe de Mea Shearim, à Jérusalem, concluant ainsi la trilogie urbaine de Gitai. Le film suit le parcours de deux sœurs, Rivka et Malka, l'une victime d'une loi appliquée à la lettre, l'autre se rebellant et s'affranchissant in fine. Gitai peaufine par ailleurs l'esthétique qui illumine «Kedma» (voir critique p. 16): de longs plans-séquences décrivant autant d'espaces clos qui étouffent les personnages... jusqu'à la mort. (bb)

Avec Yaël Abecassis, Yoram Hattab, Meital Barda... (1999). Arte, 28 novembre, 20 h 45.



«Kadosh»

«The Osbournes»

Clips & Co

Ozzy Osbourne, vous connaissez? Sans aucun doute. Cauchemar de toutes les mères américaines depuis ses premières chansons sataniques avec le groupe mythique des Black Sabbath, ce pape du heavy-metal qui aime à s'autoproclamer Prince des ténèbres mène pourtant une vie tout ce qu'il y a de plus normale. Il habite une fastueuse maison décorée avec un sens du kitsch hallucinant. Il aime sa femme et ses deux enfants, même si ces derniers ne cessent de lui taper sur les nerfs à force de comportements irresponsables et de chamailleries. Il adore son petit chien, sauf quand il fait ses besoins sur ses tapis. Il déteste que ses voisins mettent la musique trop fort. Bref, à plus de

50 ans, Ozzy mène une existence conventionnelle et bourgeoise, en désaccord total avec l'image trash qu'il dégage sur scène. Un décalage hilarant qui justifie à lui seul la pertinence de «The Osbournes», sitcom filmée comme de la télé-réalité dont l'enjeu essentiel est de nous faire pénétrer l'intimité de ce papy gothique. Quelque part entre «La famille Addams» et «Les Simpson», le résultat est d'une vulgarité réjouissante, truffée d'un nombre de fuck à la minute absolument vertigineux. D'une mollesse presque touchante, Ozzy Osbourne y incarne un patriarche finalement dépassé par le modèle familial libertaire qu'il a lui-même contribué à forger. Et qui continue, avec résignation, à se coltiner son image de rebelle comme un acteur vieillissant qui n'arriverait plus à se débarrasser de son rôle. (am)

«The Osbournes». Samedi et dimanche à 22 h, MTV.

Marika Puiseux,
responsable des
programmes de TCM



TCM fait la part belle à la Warner et à la MGM

En 1999, Turner Classic Movies (TCM) prenait le relais de la défunte TNT. Consacrée presque exclusivement aux classiques hollywoodiens, la chaîne propose en novembre une impressionnante rétrospective Eastwood¹. Entretien avec Marika Puiseux, responsable des programmes.

Par Bertrand Bacqué

Pouvez-vous rappeler la généalogie de TCM?

TCM est une chaîne qui existe depuis une dizaine d'années et qui a une incroyable notoriété aux Etats-Unis parce qu'elle respecte les formats de films, ne les coupe pas de publicités et diffuse le catalogue MGM-Warner en majorité. Dans la continuation de TCM a été créée la chaîne TNT. C'était une chaîne paneuropéenne, le même programme étant diffusé dans toute l'Europe. Vu le succès des deux chaînes, l'idée a été de mettre en place des versions locales. D'où la naissance, il y a trois ans, du TCM français.

Quelle indépendance avez-vous par rapport à la ligne générale de TCM USA?

Ce qui est donné, c'est l'état d'esprit et la qualité des films. On s'appuie sur cette identité pour créer notre propre programmation. L'idée de ces versions locales, c'est de s'adapter aux habitudes de cinéma propres à notre public. Là, nous sommes totalement indépendants, nous proposons des cycles et des films qui marquent le public francophone et qui ne sont pas forcément ceux qui intéresseront les Anglais ou les autres.

Comment le fonds MGM-Warner a-t-il été constitué?

Bien entendu, le groupe Warner possédait son propre catalogue. Ted Turner, de son côté, avait acheté celui de la MGM à l'époque où la *major* était en faillite. Warner et Turner ont fusionné et regroupé leurs catalogues. D'où est née l'idée de TCM.

Comment le catalogue est-il renouvelé?

Le gros de la programmation s'appuie sur un catalogue riche de six mille films, ce qui ne nous empêche pas de faire des achats chez d'autres distributeurs.

Pour un cycle Hitchcock, on ne peut pas se contenter du catalogue MGM qui ne contient que «La mort aux trousses»...

Il y a aussi cinq ou six films chez Warner, tels «Le grand alibi», «L'inconnu du Nord-Express» ou «Le crime était presque parfait»... Mais si un jour on veut faire un cycle complet sur Hitchcock, nous irons chercher chez Universal.

Pouvez-vous décliner vos principaux axes thématiques...

Tous les mois, nous avons un hommage à un réalisateur ou à une star. En novembre, c'est Clint Eastwood, à l'occasion de la sortie de «Créance de sang»², avec deux films par soirée, les mercredi et vendredi. Le thème du mois regroupe des films autour d'une thématique commune, liée soit à l'actualité, soit à un genre précis.

Vous faites aussi des liens avec des événements, telle la rétrospective Dieterle à la Cinémathèque française...

En effet, il y a d'autres cases comme l'Intégrale TCM, tous les soirs à minuit. L'idée est de se rapprocher d'événements tels que les rétrospectives de la Cinémathèque ou celles qui sont organisées par le Centre Pompidou. En outre, nous proposons des grands classiques le dimanche, le lundi une soirée «action» avec comme premier film un thriller, un film de guerre ou un policier, puis un western. Le jeudi, nous avons un rendez-vous avec le film noir à 22 h 30.

Vous produisez aussi des émissions «maison»...

Grâce à la richesse des studios, nous avons accès à des making of, des bouts d'essais, des interviews d'époque qui viennent prolonger la connaissance du film. De plus, nous faisons de petites productions comme Grand Angle, où des personnalités du cinéma s'expriment sur les œuvres qu'ils aiment. Ce sont nos présentateurs! Nous parlons aussi des sorties, suivons les grands festivals, et consacrons une émission au DVD, support qui est très proche de notre identité.

Quel public visez-vous? Des cinéphiles nostalgiques?...

Je m'adresse à tous les types de spectateurs, du grand public amateur de films récents à celui, plus cinéophile, qui veut découvrir des raretés en version originale. Il y a pour nous une continuité évidente entre le cinéma du présent et celui du passé. Et c'est ce cinéma vivant que nous défendons. ■

1. Le mercredi, deux films seront consacrés à l'acteur, le vendredi, au réalisateur. Voir aussi article sur la carrière de Clint Eastwood dans *Films* n° 6, mai 2002, et n° 7, juin-juillet 2002.

2. Voir critique du film en p. 13.

«L'inspecteur Harry ne renonce jamais» de James Fargo

